

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles d'ici et d'ailleurs



Numéro 80, hiver 2004

Quand on aime...

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3384ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

(2004). Compte rendu de [Nouvelles d'ici et d'ailleurs]. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (80), 91–95.

Dieu, le père (ou mon père : Dieu)

Suzanne Lantagne, *Trois filles du même nom*, Québec, L'instant même, 2003, 150 p., 17,95 \$.

On peut lire dans le troisième recueil de nouvelles de Suzanne Lantagne, *Trois filles du même nom*, cette phrase : « Je suis bête et romantique ; je cherche Dieu dans l'expérience humaine. » Le nom de Dieu revient souvent sous la plume de Lantagne, à tel point qu'il préserve sa signification première même sous la forme d'une interjection. Le titre du recueil en est déjà une bonne indication : une fille en a toujours un, un père ou un Dieu, et puis le nom qu'elles partagent toutes les trois a bien fonction de loi (divine) dans ce qu'il institue symboliquement pour un sujet. Le nom, c'est aussi la place qu'adulte on doit prendre quand, sorti de l'enfance, on arrive au monde, libre mais responsable. Ainsi, la narratrice citée plus haut se prénomme Suzanne, comme les deux autres personnages principaux de ce recueil triparti, qui n'assemble pas tout à fait des nouvelles mais des récits, et comme l'auteure aussi, Suzanne Lantagne. Cette narratrice raconte son histoire d'amitié intéressée avec un vieux cordonnier d'origine macédonienne de quatre-vingt-onze ans. Lui, le vieux solitaire, espère, en échange d'argent, quelques petites libertés libidineuses, tandis que Suzanne ne lui offre que sa présence et son écoute gratuites, trouvant dans les récits de cet étranger matière à roman. Elle dira quelque chose au sujet du personnage, assez vieux pour être son père biologique, cette drôle de chose que je me dois de citer au complet : « le bonhomme était original, il avait bien mis en scène son truc, il m'avait vendu sa salade, il avait réussi à planter une graine dans ma tête sans que ça lui coûte un sou. Je suis un terrain fertile. À partir de ce second rappel, il ne m'a plus lâchée — intérieurement j'entends. » Personne n'interprétera abusivement ici, voyant bien

dans la graine et la fertilité de la terre une métaphore filée agricole qu'entame l'affaire de la salade. Il n'en demeure pas moins qu'il ne faut qu'un pas pour sentir derrière pareille information l'image de la fécondation d'une vierge, tournée vers son intériorité féminine, qui accepte la semence, mais qui refuse l'organe producteur. Quelque part, la narratrice, encore embarrassée de ces topiques chrétiennes, lâchera un « Au diable la sainteté... », tournant alors casaque en implorant l'antithèse de Dieu, sa seule échappatoire. Elle laissera tomber à la fin son substitut de père qu'incarnait le vieux cordonnier vicieux.

La deuxième partie du recueil, « *Pèlerinage* à Drummondville » (c'est moi qui souligne), série de tableaux qui alterne récit d'enfance de la deuxième Suzanne et le présent de sa vie de femme, questionne aussi le rapport au père. Et Dieu y revient ponctuellement, encore. On le prie, on questionne sa foi. « C'est lui le maître, bon Dieu ! » écrit-elle au sujet de son père et, plus loin, « Dieu est partout... », « implorer Dieu », « Et moi, je crois en Dieu ? » etc. On dira aussi qu'un homme ça doit mener au paradis, que l'orgasme est, à contresens, un « péché furtif ». Mais le meilleur extrait, celui que je préfère, c'est le « Fous-moi la paix, bon Dieu de merde ! » lancé par la narratrice au moment où un policier lui donne une contravention. Son père était justement un policier fédéral, un membre de la GRC. J'écris « était » puisqu'il meurt d'un cancer au début de l'histoire, démontrant ainsi sa faillibilité. Pour une deuxième fois, en fait, selon la chronologie de l'histoire, puisque Suzanne le surprendra en train de pleurer dans son bureau alors qu'elle est encore jeune fille. Les dieux meurent et pleurent dans ce récit ; on assassine même le président Kennedy au fil de la narration, qui parle de la guerre froide comme d'un temps d'enfance. Ce sont des scènes qui marquent un imaginaire, et qui le déçoivent aussi. La réalité du monde n'opère malheureusement pas selon un schéma œdipien où le Père est un héros et un amant pour la fille. Lantagne écrit, quant à elle, noir sur blanc que les histoires ne font pas la différence « entre un père et un amant ». C'est pourquoi aussi ses narratrices stagnent dans un statut de fille et n'accèdent pas à

celui de femme. Enfin, la dernière des trois Suzanne échouera dans son rôle de simili-mère. Elle adoptera un chiot coprophage (le préfixe « copro- » renvoie à excrément) qu'elle ne parviendra jamais à corriger de sa mauvaise habitude. Mais le plus embêtant dans cette histoire, c'est l'ambiguïté sémantique dans l'emploi du mot homme, qui hésite entre son sens spécifique sexué ou celui générique qui renvoie à l'espèce. Quand on lit, dès l'introduction, « l'homme est un animal », la suspicion s'installe quant à l'intention rhétorique de l'écrivaine. Peut-être que j'interprète trop ou mal entre les lignes, mais la déception amoureuse avec le père me semble structurer la plume de Lantagne jusqu'à rendre Dieu responsable du mal-être féminin de ses personnages. Sa deuxième Suzanne dit, à la fin de son histoire, qu'elle doit désapprendre. Ne faudrait-il pas plutôt dire « grandir », se donner la place et la responsabilité de son nom de femme ?

Nicolas Tremblay

Ça s'arrange

Jean-François Boisvert, *Les noces de vair*, Québec, L'instant même, 2003, 132 p., 16,95 \$.

U ne « bonne » histoire a son idéal. Qui est une structure, une organisation. Les choses y bougent, comme déterminées par une partition sourde. Il y a là une touche créatrice, la main de Dieu opérante qui, mine de rien, n'hasarde pas la vie. Une « bonne » histoire donc. Qu'est-ce au juste ? On y raconte quoi ? Mais plus encore — et cette deuxième question dérange bien plus les méninges qui dorment d'un juste sommeil — que raconte-t-elle, au fond ? À la première, il est facile de répondre. Car toute histoire a la caractéristique d'être résumable en peu de mots. Le tour se joue à l'aide d'une paraphrase. L'affaire est économique, elle épargne du temps et de l'espace (c'est d'ailleurs la fonction du compte rendu que de condenser une lecture à un point tel qu'il ne reste de son expérience qu'une substance sèche

et froide). Dans *Les noces de vair*, un recueil de nouvelles de Jean-François Boisvert dont c'est la première publication, il y a justement une pléthore d'histoires. De celles qui, à la lecture, nous font espérer, quand elles sont bonnes — c'est-à-dire façonnées d'après leur idéal —, leur déroulement prévisible, envisageable, qu'on peut voir de face. L'éditeur, lui, en quatrième de couverture, interprète cela comme de l'obéissance («répondre à un impératif») à une politique narrative, à un «raconter». Il y va ainsi donc d'une littérature soumise à une autorité, d'une écriture guidée par un incitatif qui la dépasse et où la part divine et omnisciente du créateur, cette capacité première, ne s'avère plus à la fin qu'illusoire et artificielle, en quelque sorte...

Mon introduction — qui évite le compte rendu — va d'une certaine perversité dont le tour est d'enlever ce qui avait d'abord été concédé à *Noces de vair*. Et puis, quand on dit d'elles, les histoires, qu'elles sont «bonnes», on aura compris qu'il s'agit d'un autre cas de figure qui ne signifie justement pas un jugement appréciatif mais une qualité de structure. Le genre de structure inféodée à une politique (cela va de soi, à la tonne même, quand on parle de structure). Où la littérature devient production et par là moins... bonne. Les romans de gare procèdent ainsi, partagent cette même visée liée au besoin presque physique de lecture, à cette envie de répétition. On a faim, on mange, on s'assoupit. Cela revient, le ventre demande à nouveau de quoi se sustenter. On ouvre un livre. L'histoire finie, on le referme. Et on oublie la saveur presque absente. Le prochain repas, bien que différent, aura ce même goût un peu fade dans la bouche qui n'excite rien et surtout pas la mémoire. Pourtant ça s'excite chez Boisvert. Ses personnages qui évoluent au sein de l'amour triangulaire, adultère ou sinon impossible, voire impensable, désirent beaucoup. Comme Boisvert désire tout autant ses histoires, probablement. De manière à déterminer son geste d'écriture. Ce qui, dans l'empressement du plaisir, va lui faire écrire pauvrement: «Mon récit ne mentionne aucun lieu ni date...» L'exigence de l'impératif susmentionné raccourcit la traversée et va droit au but de la narration. Ce qui n'est même pas

du minimalisme (pratique littéraire qui aurait pu épargner à Boisvert de sombrer dans la facilité). Enfin, pour ceux qui veulent néanmoins le savoir, je peux vous résumer quelques-unes de ces histoires-là. Une femme commet un adultère pour la première fois avec un amant rapide et avoue tout à son mari. Jean, coureur de jupons, raconte à son ami qu'il a une nouvelle flamme et, pendant qu'il lui fait part de ses projets dans une salle de cinéma, la sœur de la flamme en question, assise derrière eux, entend tout. Un vieux chansonnier est séduit par une jeune collégienne. Etc. Dans «Pygmalion» enfin, un sculpteur tout aussi âgé que le précédent chanteur s'indigne que sa femme, artiste tout comme lui — elle est peintre, mais plus jeune (comme la collégienne) —, le quitte à la fin de l'histoire, une fois sa popularité venue, grâce à lui et à son réseau d'influence. «Je t'ai faite», dit-il en conclusion; le texte respecte donc l'analogie avec le mythe, et boucle rondement l'affaire. Tout concorde dans l'histoire qui s'arrange à merveille. La politique de Dieu n'accepte pas le hasard.

Nicolas Tremblay



Visitez
le site Internet
d'XYZ éditeur

www.xyzedit.qc.ca

